La haine, c'est les autres!

Béatrice Fracchiolla, Lorella Sini

▶ **To cite this version:**

Béatrice Fracchiolla, Lorella Sini. La haine, c'est les autres!. Nolwenn Lorenzi; Claudine Moïse. La haine en discours, Éd. Le Bord de l'eau, pp.45-59, 2021, La haine en discours, 9782356877437. halshs-03088100v2

HAL Id: halshs-03088100
https://shs.hal.science/halshs-03088100v2

Submitted on 29 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La haine, c'est les autres !

Béatrice Fracchiolla et Lorella Sini

Au-delà des émotions, les notions d'altérité et de haine se définissent étroitement l'une en relation avec l'autre et se réfèrent autant aux objets qu'aux personnes[1]. Dans le discours de haine, la personne visée peut l'être en référence à son appartenance à une communauté dite marginale, ou encore minoritaire. Dans ce cas, ce peut être des représentant·es d'une figure de l'altérité comme l'étranger, le juif, la personne LGBTQIA+[2], la femme, le noir, l'arabe, qui ne sont plus considéré·es comme des êtres humains au sein de la diversité des autres êtres humains. Le rejet induit par le discours de haine se focalise alors sur certains traits physiques, sexuels, genrés, ethniques, etc. Traits en raison desquels ces personnes peuvent être perçues comme « hors-normes » et au travers desquels certain·es se sentent menacé·es dans leur propre existence, pour une raison ou pour une autre.

Aux origines de l'altérité

L'altérité, qui s'articule à l'identité, est ce par quoi passe la construction de notre être affectif et social dès notre naissance. Elle se construit chez l'enfant par la comparaison, au cours d'un processus d'apprentissage de la logique, qui aboutit à la classification d'éléments d'un ensemble : c'est le processus de « discrimination ». Cette phase consiste à apprendre à distinguer les choses les unes des autres et donc, nécessairement, à les classifier, les catégoriser. Cela conduit à des opérations d'inclusion/exclusion de groupe, sur la base de certains critères qui distinguent le même du différent (les fruits des légumes, et au sein des fruits, les agrumes, etc.) – ce que Jean Piaget a été l'un des premiers à mettre en évidence dans ses travaux sur l'acquisition de la logique chez l'enfant[3]. Nous sommes ainsi toutes et tous instinctivement amené·es à faire des choix c'est-à-dire à discriminer, au premier sens du terme. Et cette opération permanente, qui va avec la logique naturelle propre au fonctionnement cognitif de notre cerveau, contraint à essentialiser certains traits ou caractères communs dans une série d'unités. C'est sur cette base que nous construisons notre savoir et notre connaissance du monde. Lorsqu'adultes nous pensons l'altérité dans l'espace public, nous nous référons généralement à cet autrui, en qui nous reconnaissons un trait d'humanité qui en fait un être semblable à soi ou, au contraire, un être différent de soi. Cette (non) reconnaissance s'accompagne de discours qui construisent et déconstruisent l'altérité en fonction du contexte culturel, historique, linguistique. La perception du monde, et donc des autres, que nous avons élaborée avec les discours qui s'y rattachent, est en effet intrinsèquement liée à l'environnement dans lequel nous avons grandi et été éduqué·es[4]. Un enfant qui grandit à la campagne apprendra un certain nombre d'informations importantes sur les animaux utiles qui l'habitent ou dont il faut se méfier ; un enfant né en milieu urbain retiendra au contraire en premier lieu comment traverser les routes sans se faire écraser par une voiture… De même, notre conception d'autrui se construit en fonction de la manière dont on nous a appris à distinguer les « bons » des « méchants » avant de nous rendre compte que cette construction pouvait était réversible.

---

[1] Voir le chapitre 1, *Je suis ému·e et je te haine*.

[2] Lesbiennes, Gays, Bisexuel·les, Transexuel·les, Queer, Intersexe, Asexuel·les et tous les autres.

[3] Piaget, J, 1923, *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé.

[4] Sapir, E, 1958, *Culture, Language and Personality*, Berkeley, University of California Press.
Whorf, B.L,1940, « Science and linguistics », *Technology Review*, n°42, pages 229-231.
Malinowski, B, 1935, *Coral gardens and Their Magic*. (2 vol.), London, Allen and Unwin ; trad. Fran.1974, *Les jardins de corail*, Paris, Maspero.

L'histoire a montré que l'on peut éprouver de l'aversion pour ce que l'on se représentait à une époque comme totalement étranger au genre humain. Les théories scientistes des 19e et 20e siècles assimilaient les Noirs aux singes et présentaient les êtres humains venus d'autres continents dans des « zoos humains » - qui ont existé jusqu'en 1931 en France - de façon à construire un imaginaire d'altérité radicale, articulé historiquement sur la domination des colonisateurs[5]. Des hommes et des femmes, mais aussi des enfants, étaient enfermé·es dans des cages et mis en scène pour divertir les spectateur·trices français·es. L'exemple des zoos humains montre comment l'animalité a longtemps été l'une des bases fondatrices utilisées pour discriminer êtres humains et animaux, en accentuant certains traits en fonction de l'origine ethnique des personnes en particulier à des fins de domination.
Parmi les nombreuses affiches disponibles sur internet, l'on peut en trouver avec deux médaillons côte à côte, l'un d'un singe et l'autre d'une femme noire, avec le texte suivant :

CURIEUSE PROGÉNITURE D'UNE NEGRESSE DE BORNEO ET D'UN REPRÉSENTANT DE L'ESPÈCE SIMIESQUE
L'HOMME DES BOIS (GYMNASTE)
ATTRACTION UNIQUE SENSATIONNELLE !

On voit d'un point de vue discursif comment les mots s'articulent, via la graphie et le point d'exclamation, sur des représentations imaginées et caricaturales, pour créer de la curiosité et du désir de voir (progéniture curieuse, attraction, sensationnelle) pour le différent (une négresse), le monstrueux (un être inter-espèce, qui serait né d'un singe et d'une humaine), le lointain (de Bornéo). Autrement dit, l'affiche accentue tous les traits renvoyant à une classification radicalement « autre », qui pousse le chaland à venir voir cette « bête curieuse », « l'homme des bois (gymnaste) », donc non éduqué, non acculturé – renvoyant à une scission longtemps normative du monde entre nature et culture. Les éléments classificatoires utilisés à cette fin ont longtemps été un mode de représentation – avec la figure du « bon sauvage », compris d'abord comme une sorte d'oxymore (« bon » et « sauvage » étant contradictoires) même s'il est devenu plus positif chez un Rousseau. Ce n'est finalement que très récemment avec des musées comme le Musée de l'Homme ou le Quai Branly en France et les découvertes sur les sensorialités et émotions animales, que l'humain a réintégré avec évidence la classe des animaux ; et que les notions de diversité, de variété des styles de vie ont pu être expliquées. Durant toute la période esclavagiste et coloniale, ces éléments et arguments classificatoires et moraux (il faut civiliser les sauvages, faisant passer la culture devant la nature) furent utiles pour justifier la domination des un·es sur les autres. La construction du discours de haine s'auto-justifiait dans l'exploitation et la domination des un·es par les autres afin de la rendre acceptable. Cette base de l'animalité comme trait déclassifiant de l'espèce humaine, axé sur des caractéristiques physiques forcées et caricaturales, est toujours aujourd'hui potentiellement réactualisable tant elle est ancrée dans les construits historiques et culturels ; et la garde des Sceaux Christiane Taubira en a encore fait les frais en 2013[6]. Dans un mouvement inverse, les

[5] Bancel, N, Blanchard, P, Boetsch, G et Deroo, E, 2004, *Zoos humains, au temps des exhibitions humaines*, Paris, La découverte/Poche.
[6]Anne-Sophie Leclère, ancienne candidate du Front National a été condamnée à 3 000 euros d'amende avec sursis pour avoir comparé l'ex-ministre de la Justice à un singe. Filmée lors d'un reportage de l'émission *Envoyé spécial* sur France 2, le 17 octobre 2013, elle avait répondu à une question posée sur un photomontage publié sur sa page Facebook. Il montrait d'un côté un petit singe et de l'autre la garde des Sceaux de l'époque, avec les légendes « à 18 mois » et « maintenant » ; elle avait notamment répété : « C'est une sauvage. À la limite, je préfère la voir dans un arbre (...) que de la voir au gouvernement ». Voir Modena, S et Sini, L, 2015 « Les métaphores racistes dans les discours d'extrême droite en France et en Italie », *Publif@rum*, 23 : http://www.publifarum.farum.it/ezine_articles.php?art_id=308

recherches en éthologie, ont mis en évidence à quel point l'humanité de certains primates pouvait susciter en nous de l'empathie[7].
Notre habileté à discriminer nous conduit ainsi à procéder à des classifications qui sont, en réalité, perméables les unes aux autres, et toujours potentiellement remises en question, car relevant d'un choix individuel ou social, en fonction de nos propres critères d'appartenance. En ce sens, le Covid 19 et la période de confinement, que nous sommes encore en train de vivre à l'heure où nous écrivons, auront sans aucun doute dans ce qu'ils manifestent d'universel à l'échelle humaine – et animale – de fortes répercussions dans le temps sur nos critères de définitions de l'altérité, et par rebond sur les discours de haine. La construction de l'altérité a partie liée, on le comprend, de manière spéculaire, avec la construction de l'identité et une image modulable de soi dans son rapport à l'autre, car elle est toujours soumise à des représentations affectives, culturelles et sociales[8].
L'annonce de l'exposition coloniale de 1931 montre bien quant à elle la capacité sociale, culturelle et surtout, politique, qui existe à construire des discours de haine pour « divertir » le peuple en période de crise importante ; la focalisation sur des boucs émissaires, sur des êtres radicalement *autre* permet aussi de détourner l'attention des véritables problèmes tout en créant un discours commun propre à faire accepter la domination.

Altérité et identité : de l'une à l'autre

Dans son ouvrage de référence sur l'identité, Paul Ricœur définit le concept en dissociant deux facettes du « même »[9]. Selon lui, l'identité se situe entre une conception statique selon laquelle il existe un élément physique permanent et immuable de l'individu qui reste le même malgré le passage du temps et une conception dynamique où l'on doit prendre en compte le caractère changeant du processus complexe d'identification de soi au cours du temps. Les termes de cette double représentation de l'identité laissent entrevoir dialectiquement ce que serait une altérité correspondant aux deux points de vue pris dans un jeu de miroir, qui oscille entre « soi-même comme un autre » et « le même que soi, chez l'autre ». Ces représentations à deux facettes de l'altérité sont poreuses et creusent des interstices où le ressenti d'étrangeté et d'extériorité face à l'inconnu ou au méconnu, ou face à ce que nous percevons comme une altérité radicale, peut se transformer en haine, par incompréhension ou encore simplement par peur de ce que l'on ne connaît pas. En effet, c'est dans la volonté ou non de faire un effort tendu vers la connaissance d'autrui, que se noue la relation à l'autre perçu comme *différent*. Dans cette relation à autrui, soit l'*alter ego* est pris en compte en tant que pair et il est alors à considérer dans une « réciprocité de présence », soit, au contraire, cet *autre* est perçu comme un tout autre que soi, un « barbare », littéralement « inintelligible »[10], auquel on va jusqu'à dénier toute forme d'humanité. On est alors dans une haine de l'autre. À l'origine de cette exclusion donnant lieu à un sentiment d'« aversion profonde pour une personne ou pour quelque chose »[11], nous trouvons diverses causes telles que la compétition, la défense d'un territoire physique ou

[7] Voir entre autres les travaux de :
Galdigas, B, 1997, Souvenirs d'Eden. Ma vie avec les Orangs-Outangs de Bornéo, Paris, Belfond.
Goodal, J, 2006, *Ma vie avec les chimpanzés*, Paris, École des loisirs.
Fossey, D, 1984, *13 ans chez les gorilles*, Paris, Presses de la Cité.
[8] Goffman, E, 1973, *La présentation de soi*, Paris, Minuit.
[9] C'est ce que Paul Ricœur appelle *mêmeté* et *ipséité* ; voir Ricœur, P, 1996, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil.
[10] Le grec *barbaros* désigne « une conjonction de traits linguistiques, anthropologiques et politiques qui font du « barbare » un *heteros*, un tout autre que soi, inintelligible et dont l'humanité même peut faire question (Cassin, B, éd., 2004, *Dictionnaire européen des philosophies*, entrée « traduire », Paris, Seuil, page 1306).
[11] Définition du TLF, acception attestée dès 1694.

symbolique, la disparité de traitement, entraînant sentiment d'injustice ou d'inégalité, jalousie, peur, ressentiment, honte qui peuvent se transformer par la suite en poussées agressives.
Pour en venir à son expression discursive, l'altérité s'exprime de manière explicite dans l'interaction, en particulier entre deux personnes. La question se pose de savoir comment l'autre s'adresse à moi, et comment moi-même je m'adresse à autrui. Or, cette question est co-dépendante de pratiques culturelles qui, en réalité, sont ritualisées, par exemple dans l'usage différencié du tutoiement et du vouvoiement, dans les termes d'adresse tels que *Madame* ou *Mademoiselle* ou l'usage d'un titre genré comme *Madame la Présidente* ou *Madame le Président*, des choix linguistiques qui établissent d'emblée des rapports de pouvoir entre les interlocuteur·trices. Les modalités de l'adresse directe, c'est-à-dire comment on appelle, on interpelle, on nomme la personne en face de soi, et de l'altérité que l'on crée et dessine au moyen de ses choix discursifs, pose la question de savoir en quoi l'identité varie en fonction de la manière dont d'une part on s'adresse à autrui et dont, d'autre part, autrui s'adresse à soi. Or, cet acte est, dit Judith Butler, rituel, car « la force illocutoire[12] d'un acte de discours est assurée par des conventions » que chaque société impose par des normes. Notre voix exprime, précise-t-elle, « un ensemble de voix hérité, l'écho d'autres voix qui parlent lorsqu'on dit "je" ».
Ainsi, les modalités selon lesquelles on s'adresse à l'autre, dans le discours de haine, semblent se réaliser dans l'assignation de cet autre à une position subordonnée et en particulier, par une interpellation qui le blesse :

> Les énoncés de discours de haine font partie du processus continu et ininterrompu auquel nous sommes soumis/subjectifiés (*subjected*) ; ils forment une part de l'assujettissement permanent qui constitue l'opération même de l'interpellation, cette action continuellement répétée du discours par laquelle les sujets sont formés dans la sujétion.[13]

Cependant, l'autrice souligne bien que l'on peut rompre cette chaîne de répétitions grâce à « l'heureuse incommensurabilité », du fait que les mots évoluent et peuvent changer de sens selon les contextes, même s'il s'agit d'une injure[14]. Preuve en est qu'un même vocable traduit dans une langue peut recouvrir des sens offensants alors qu'il en est complètement dénué dans une autre : ainsi le mot français « handicapé » ne contient pas les mêmes connotations que sa traduction littérale en italien « *handicappato* » qui lui préfère « *disabile* », plus neutre, le premier étant considéré comme humiliant voire injurieux. Le sens des mots évolue, leur pouvoir d'agir sur l'autre – aussi.
Du reste, les études en sociolinguistique, à partir de Pierre Bourdieu et de son précurseur Michel Foucault, ont montré que la conquête du pouvoir, y compris celle du pouvoir symbolique, s'obtient en imposant par le langage de nouvelles hiérarchies, de nouvelles répartitions et la formation de nouveaux groupes sociaux[15]. Les « migrants », les « réfugiés » (politiques *vs* économiques), les « sans-papiers », les « clandestins », sont autant de dénominations qui, loin d'être des synonymes, présupposent des systèmes de pensée distincts, sortes de moules argumentatifs qui n'ont pas besoin d'être explicités pour être compris : le migrant est de passage, le réfugié est potentiellement en attente du droit d'asile, un sans-papiers est un résident en droit d'exiger une régularisation tandis qu'un clandestin est un délinquant destiné à l'incarcération. Par ces dénominations, les discours érigent des frontières symboliques où l'errance et le nomadisme de ces « sans voix » sont perçus comme menaçant l'identité ethnique et culturelle, celle par exemple qui est fantasmée par les idéologies de type totalitaire refusant

[12] C'est-à-dire l'intention que l'on y met (en termes d'actes de langage) : on peut ainsi chercher à donner un ordre, expliquer, avertir, promettre, informer, etc. en disant quelque chose.
[13] Butler, J, 2004, *Le pouvoir des mots – Discours de haine et politique du performatif*, Éditions Amsterdam, page 50.
[14] *Ibid*., page 144.
[15] Bourdieu, P, 1991, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil.

toute forme de mixité[16]. Les catégorisations linguistiques d'individus ou de groupes sociaux sont donc révélatrices des rapports de force et de domination instaurés entre ces groupes. La formation et l'usage répété de stéréotypes nourrissent aussi ces rapports de domination, parfois de manière violente, jusqu'à la haine de l'autre.

Stéréotypes

Le stéréotype – une représentation mentale et discursive figée est souvent à la source de la construction du discours de haine dans la mesure où il permet d'exclure l'autre de sa propre sphère : il s'appuie sur des modèles schématisés déjà existants et les renforce. Or, issu du processus cognitif de discrimination/catégorisation, propre au mécanisme d'apprentissage, le stéréotypage affecte les relations sociales en même temps que les discours en projetant sur autrui des propriétés fantasmées, une représentation normée, qui peut aller jusqu'à l'outrance ; ce que nous avons pu voir à propos des les zoos humains. Plus près de nous, on peut encore penser aux blagues sur les blondes : traiter quelqu'un de « blonde », pour rendre compte de l'idiotie de l'autre (généralement une femme), témoigne de la manière dont un adjectif en apparence anodin peut devenir un stéréotype blessant. Et ceci tout en marquant une essentialisation à l'égard de toutes les personnes qui sont blondes et qui se retrouvent, de fait, à devoir parfois se défendre elles-mêmes de la couleur de cheveux qui est la leur par des phrases telles que : « Je suis blonde, mais… ». La mise en place et l'usage de ces figures favorisent une expression simplifiée et une perception biaisée, voire essentialisée de l'autre.
Ces stéréotypes revêtent aussi une fonction constructive et sont un facteur de cohésion sociale[17]. Toute exclusion est aussi dialectiquement une inclusion : en lançant une insulte telle que « espèce de pédé », on s'auto-classe soi-même comme un hétérosexuel homophobe[18].
Ainsi, l'évaluation dépréciative de l'autre par rapport à soi conforte par ricochet sa propre identité. Elle est le fruit d'une présentation ou d'une image de soi et du groupe auquel on veut appartenir, une image discursivement construite et modulable qui peut être en contradiction avec l'apparence physique, les airs ou la posture que l'on donne à voir.
Les discours de haine se traduisent par une hiérarchisation des jugements de valeurs, c'est-à-dire une axiologie, entre soi et l'autre, ou collectivement entre un « nous » et un « eux/elles », dans le mode des « un pour tous » et « tous contre un ». En effet, nos constructions vécues de l'altérité tendent à se définir selon cette axiologie binaire qui oppose de manière simpliste et stéréotypée les « gens comme nous, ou de chez nous » à « l'autre, différent de nous, ou pas de chez nous ». Cette relativité du point de vue donne lieu à des instrumentalisations et des formes de hiérarchisation ou de domination des un·es par les autres. La constitution d'une identité collective, soudée par des valeurs et des mythes communs, est un moteur de l'action sociale à l'origine d'évènements historiques ou politiques aux conséquences parfois tragiques. L'emprise des partis nationalistes et des États totalitaires du siècle dernier sur les populations qui les ont portés au pouvoir l'a montré : leur particularité est d'avoir conquis et assumé ce pouvoir au moyen d'un discours d'exclusion, élaboré à partir de la haine de certaines catégories d'êtres exclus de l'Humanité. Victor Klemperer l'a bien illustré dans son analyse de la langue du III[e] Reich :

> La conscience de race appartient à l'échelon le plus bas de l'humanité, échelon qui sera dépassé à mesure que chaque horde humaine apprendra à ne plus voir dans la horde voisine une horde d'animaux d'une autre espèce.[19]

[16] Lamizet, B, 2011, Le langage politique - Discours, images, pratiques, Paris, Ellipses.
[17] Amossy, R et Herschberg, P.A, 1997, *Stéréotypes et clichés - Langue, discours, société*, Paris, Nathan.
[18] Ernotte, P et Rosier, L, 2004, « L'*ontotype* : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ? », *Langue française*, n°144, pages 35-48.
[19] Klemperer, V, 1996, *LTI, la langue du IIIème Reich*, Paris, Albin Michel, page 230.

L'idéologie raciste hier comme aujourd'hui fonde ses croyances sur des stéréotypes, basés sur des attributs physiques, souvent aussi sur un prénom ou un patronyme (à consonance étrangère), lesquels sont immanquablement associés à des qualités psychologiques ou morales. Si aujourd'hui, on n'imaginerait pas lire sous la plume d'un écrivain ou d'un journaliste les propos haineux que Céline déversait sans retenue dans ses *Bagatelles pour un massacre* (1937) ou dans *l'École des cadavres* (1938), on peut toutefois se souvenir, plus près de nous, que Jean Marie-Le Pen évoquait « l'internationale juive » et le « lobby juif »[20], tout en niant être antisémite. Les Juifs sont toujours associés aujourd'hui, dans un imaginaire stéréotypé encore tenace, à des usuriers modernes (la finance mondialisée), attirés par l'appât du gain, coalisés dans des réseaux secrets et, accessoirement traîtres envers la Patrie puisque « par nature » déracinés depuis la nuit des temps[21]. De même, qui n'a pas entendu certaines réflexions qui n'apparaissent pas ouvertement comme relevant d'une idéologie raciste mais qui pourtant l'alimentent, comme par exemple : « il suffit de voir les championnats d'athlétisme pour s'apercevoir que les noirs courent plus vite » ? Un commentaire qui n'a aucun fondement scientifique, mais qui fonctionne néanmoins de manière persuasive car découlant de la perception directe considérée comme réalité indiscutable. Sous des apparences anodines, toutes ces allégations reflètent un substrat de culture collective, un schéma de pensée actualisé par des constructions discursives figées. Il s'agit de stéréotypes que nous ne contrôlons pas toujours dans la mesure où ils sont véhiculés par des discours préexistants, construits, mais qui engendrent des discours de haine, comme cela est le cas par exemple à l'égard des étrangers, qui viendraient « voler » le travail des « Français » ; ou encore, comme on voit en Corse écrit parfois sur les murs par les indépendantistes « *Francesi fuori* ! » (Français dehors !) ce qui revient à inciter une entité collective à identifier un bouc émissaire.

Dans la construction des stéréotypes, certaines manifestations linguistiques qui ne sont pas exemptes de violence verbale peuvent être identifiées[22]. En particulier, on y relève des attaques *ad personam*, c'est-à-dire qui s'en prennent strictement aux traits de caractères physiques ou à la personnalité de l'adversaire à travers des actes de condamnation. Elles peuvent être directes, auquel cas ce sont des moqueries insultantes, ou indirectes, à l'instar du dénigrement. On s'en prend ainsi au physique de la personne, ou encore à sa fonction pour attaquer la crédibilité de ses propos. On pouvait lire cette attaque directe *ad personam* à l'égard d'une célèbre actrice française sur un blog en 2018[23] : « vieille pouffe à mon époque on t'aurait jeté au bûcher, bûcher d'ailleurs allumé avec des bouquins de Sade »[24]. Dans cette attaque sont présentes à la fois la double insulte (acte de condamnation) avec apostrophe, « vieille » et « pouffe », le tutoiement insultant (à quelqu'un qu'on ne connaît pas), la référence aux femmes jugées et brûlées sur le bûcher (pour sorcellerie, mais surtout parce qu'on les estimait tentatrices et objets de basses et irrésistibles pulsions) et la référence aux œuvres sulfureuses et condamnées de Sade. À cela s'ajoute l'utilisation d'un *on* anonyme désignant un sujet d'autorité indéfini légitimant des pratiques communes, un supposé jugement extérieur d'un autre temps qu'il faudrait réhabiliter

[20] Le 30 octobre 1989 à l'émission Aparté, https://m.ina.fr/video/I06338721/echange-le-pen-stoleru-sur-la-haine-et-la-petite-phrase-durafour-crematoire-video.html et https://www.ina.fr/video/I06334672

[21] Pour une étude approfondie des stéréotypes associés à la figure du Juif, voir Serre-Floersheim, D, 2019, *La rhétorique de la haine – La fabrique de l'antisémitisme par les mots et les images*, Paris, Honoré Champion.

[22] Amossy, R, 2014, *Apologie de la polémique*, PUF, Paris.
Angenot, M, 2008, « Le ressentiment : raisonnement, pathos, idéologie », dans M. Rinn, éd., *Discours et émotions. L'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.
Moïse, C, Auger, N, Fracchiolla, B et Schultz-Romain, C, 2008, *La violence verbale. Tomes 1 et 2*, Paris, L'Harmattan.

[23] Suite à sa prise de position à propos du texte paru dans la matinale du journal *Le Monde* sur la liberté d'importuner (dans le cadre de la vague #MeToo).

[24] https://www.lereboot.com/topic/4978/la-liberté-d-importuner

(« à mon époque »). On voit comment le discours haineux par réactivation de figures stéréotypées (la blonde, la sorcière etc.), accompagnée d'interpellations dégradantes s'insinue au fil de l'énoncé par les traces qu'il laisse apparaître sans les exprimer directement. Or le propos haineux vise à la destruction, à l'anéantissement d'autrui. Il institue l'autre comme caractérisant l'ennemi qu'il faut supprimer afin de pouvoir soi-même (lui) survivre ; la lutte (discursive) instituée par le discours de haine est une lutte sans merci. Cela est encore plus clair dans le discours colonialiste, esclavagiste, ou encore dans celui de la propagande où l'altérité dans le discours de haine est celle que l'on doit anéantir tant elle menace qui l'on est, ou s'oppose à ce que l'on croit. Il n'y a, fondamentalement, pas de place pour l'autre dans le discours de haine ; c'est ce qu'il vise à faire entendre et performe lorsque, suivi par la masse, il aboutit à des passages à l'acte à visée exterminatrice comme l'Histoire en a connu avec la Shoah ou le « nettoyage ethnique ». Le discours de haine peut également surgir en réaction à une manifestation de haine, comme expression émotionnelle d'une colère non maîtrisée, comme nous le verrons avec le dernier exemple de ce chapitre.
Plus généralement, le fait est que la haine s'exprime subrepticement parce que les codes du savoir vivre en société nous enjoignent de tenir notre langue et de maîtriser nos émotions, afin, précisément, que puisse se réaliser ce « vivre ensemble » dans les meilleures conditions possibles.

Dire ou ne pas dire sa haine de l'autre en démocratie

L'une des fonctions spécifiques du discours politique en démocratie républicaine est de rechercher l'adhésion de l'auditoire, afin d'accéder par le vote aux postes et fonctions qui permettent de gouverner le pays selon l'idéologie défendue par tel ou tel parti. Il s'agit donc pour tout discours politique (visant l'élection à un moment ou à un autre) d'être le plus consensuel possible pour séduire le plus grand nombre d'électrices et d'électeurs. Paradoxalement, pour se différencier de ses adversaires, chaque parti, par l'intermédiaire des discours qui émanent de ses instances officielles, doit affirmer une identité propre. Celle-ci se manifeste à travers un discours donné, ritualisé, dans la mesure où chacun·e emploie des termes et des tournures spécifiques à la doxa[25] de son parti que les sympathisants savent reconnaître[26]. À ce titre, la politique et, plus encore, le débat politique en démocratie, est le lieu où par définition s'ordonne une confrontation dialectique du même et de l'autre. La démocratie devrait être le lieu où le discours de haine n'a pas sa place et ce, même si les États s'efforcent de sauvegarder la liberté d'expression. Nous pouvons constater que ce principe n'est pas un droit absolu et qu'il est restreint, en particulier en France, dans les cas de propos discriminatoires, fondés sur des questions d'origine, de religion, de sexe et de genre.
En période électorale, et en particulier dans des discours dits « extrêmes » c'est-à-dire fondés sur le rejet d'une ou de plusieurs altérités, la violence voire la haine ne peuvent se révéler de manière frontale, afin de ne pas heurter la majorité de l'auditoire ; elle ne doit pas aller non plus à l'encontre de la loi qui punit les formes d'incitation à la haine. Il s'agit de dire de manière indirecte, voire implicite, la haine de l'autre en niant par exemple un ou plusieurs facteurs fondateurs de son identité. Les discours négationnistes contemporains en sont un parfait exemple[27] : en niant le fait que la Shoah ait existé, ils manifestent la volonté d'anéantissement (discursive et historique ici – en niant la mort même) d'autrui[28]. Le fait d'accentuer l'altérité de

[25] La doxa peut être définie comme un ensemble d'opinions perçues comme évidentes, sans être soumises à discussion.
[26] Ce que les journalistes ont pris l'habitude d'appeler « les éléments de langage ».
[27] Voir le chapitre 5, *Touché, coulé.*
[28] Rinn, M, 2008, « Critique des réfutations négationnistes », dans M. Rinn (dir.), *Discours et émotions. L'usage des passions dans la langue*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

l'autre, jusqu'au rejet, se fonde aussi dans ce style de discours politiques, sur divers procédés, tels que porter des accusations implicites, faire des dénégations[29], des insinuations, afin d'exacerber les peurs et la menace que constituerait « l'autre », de l'accuser parfois indirectement de participer à un complot et donc d'induire ou de justifier la haine à son égard… À titre d'exemple, l'analyse de certains échanges entre Emmanuel Macron et Marine Le Pen lors du débat d'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises de 2017 permet d'illustrer certains des procédés manipulatoires à l'œuvre. La majeure partie des actes de langage violents est portée dans ce contexte par des structures indirectes, par ailleurs typiques du langage politique et de ce qu'on nomme violence verbale polémique, essentiellement parce qu'il serait malvenu pour des politiques de s'insulter publiquement et frontalement : cela nuirait à leur image. C'est pourquoi la violence verbale dite détournée - dans la mesure où elle n'est pas immédiatement apparente, mais cryptée – y est prégnante[30]. Elle s'y révèle plus particulièrement dans des tournures implicites ou ironiques. L'un des instruments de la violence verbale détournée et de l'attaque indirecte consiste par exemple à détourner les catégorisations habituelles des formules porteuses d'excuses et de politesse, pour les rendre offensives, sans sembler l'être[31]. A titre d'illustration de ce processus, on peut se rappeler l'échange entre François Mitterrand et Jacques Chirac lors du débat télévisé d'entre deux tours de 1988 où Jacques Chirac lance : « Ce soir, je ne suis pas le Premier ministre et vous n'êtes pas le président de la République, nous sommes deux candidats, à égalité... Vous me permettrez donc de vous appeler Monsieur Mitterrand » ; ce à quoi François Mitterrand répondit : « Mais vous avez tout à fait raison monsieur le Premier ministre. »

En mai 2017, le débat d'entre deux tours des élections présidentielles se déroule, rappelons-le, dans un climat politique tendu d'une France en état d'alerte rouge terroriste, se tenant quelques jours à peine après l'assassinat du policier Xavier Jugelé dans l'exercice de ses fonctions, sur les Champs-Élysées. Marine Le Pen s'engage dès le premier échange sur une rhétorique propre au discours de haine : celle de la désignation d'un ou de plusieurs ennemis[32] à abattre, ici symboliquement. Elle essaie de polariser les deux camps qui s'affrontent : la femme protectrice de l'unité nationale contre ceux qui organisent sa désagrégation :

> Marine Le Pen : monsieur Macron euh est **le candidat de la mondialisation sauvage**, de l'uberisation, euh de la précarité de la brutalité sociale de la guerre de tous contre tous, euh de du saccage économique notamment de nos grands groupes, du **dépeçage de la France** par **les grands intérêts économiques du communautarisme** et tout cela **piloté** par euh **monsieur Hollande hein qui est à la manœuvre** maintenant de la manière la plus claire qu'il soit […] je suis euh la **candidate de la nation qui protège** euh qui **protège** nos emplois, qui **protège** la sécurité de nos compatriotes, qui **protège** nos frontières euh qui nous **protège** face à la concurrence internationale déloyale et face à la montée en **puissance du fondamentalisme islamiste** […]; **monsieur Cazeneuve** a même dit je crois que c'était hier ou avant-hier faites euh voter dimanche résolument pour Emmanuel Macron faites-le avec la fierté de ce que nous avons accompli et le désir de voir ce que nous avons accompli se poursuivre. Bon et bien moi, face

[29] Ainsi par exemple, Jean-Marie Le Pen cofondateur du FN affirme-t-il : «Il n'y a pas d'antisémitisme en France qui justifie une mobilisation de l'opinion», trois jours après le rassemblement des partis contre les actes anti-juifs suite à la profanation de dizaines de tombes dans le cimetière juif de Quatzenheim dans le Bas-Rhin, *Le Figaro*, 22 février 2019), http://www.lefigaro.fr/politique/le-scan/citations/2019/02/22/25002-20190222ARTFIG00124-cimetiere-juif-alsacien-profane-une-bonne-operation-de-com-selon-jean-marie-le-pen.php

[30] Moïse, C et al., 2008, op.cit.
Fracchiolla, B, Moïse, C, Schultz- Romain, C et Auger, N, 2013, *Violences verbales*, Rennes, PUR
Moïse, C et Oprea, A (dir.), 2015, *Politesse et violence verbale détournée*, Revue Semen, numéro 40.

[31] Rosier, L, 2006, *Petit traité de l'insulte*, Editions Labor, Loverval
Fracchiolla, B, 2008, « L'attaque courtoise : de l'usage de la politesse comme stratégie d'agression dans le débat Sarkozy-Royal du 2 mai 2007 », dans *Actes JADT'2008 - 9èmes journées internationales d'analyse statistique des données textuelles*, 12-14 mars 2008, Lyon, pages 495-507.

[32] Voir à ce titre Lorenzi Bailly, N, à paraître, « Ennemi (figure de) », dans Lorenzi Bailly, N et Moïse, C (dir.) *L'ABC de la haine et des radicalités : discours et contre-discours*, Lyon, ENS Éditions.

> à cela, je suis la candidate du peuple, je suis la candidate de la France telle que nous l'aimons**, de sa culture de sa civilisation, de son unité** ; et puis somme toute les Français ont aussi pu voir le **vrai Macron** hein dans cette ce second tour, la bienveillance euh a fait place à la médisance euh la stratégie marketing a été reprise en main par la machine du P.S. et puis **le sourire étudié se transforme en rictus au fur et à mesure des meetings l'enfant chéri du système et des élites en réalité a tombé le masque monsieur Macron […]** On a vu les choix que vous avez faits dans ce second tour, des choix qui sont des choix cyniques d'utilisation d'arguments de campagne qui sont honteux euh et qui révèlent peut-être **la froideur du banquier d'affaires** que vous n'avez probablement jamais cessé d'être […]

Le mythe de l'unité et de la pureté du « corps national » fait partie de l'idéologie populiste défendue par les partis d'extrême droite : Marine Le Pen réitère ici cette formule lorsqu'elle oppose « le dépeçage de la France » à l'intégrité nationale (« je suis la candidate de la France […], de son unité »). Elle désigne d'emblée les ennemis de l'extérieur (« la mondialisation sauvage ») et les ennemis de l'intérieur (« le saccage économique de nos grands groupes », « les grands intérêts économiques du communautarisme », le « fondamentalisme islamiste », « Monsieur Hollande à la manœuvre »).

L'expression le « grand dépeçage de la France par les grands intérêts économiques du communautarisme » attire également l'attention par la présence de la formule « communautarisme ». Le sens de ce terme, potentiellement polémique, communément employé, reste flou mais il active néanmoins, dans les discours d'extrême droite, une référence systématique à la communauté musulmane, stigmatisée, car intrinsèquement associée, à cet instant, au terrorisme djihadiste[33]. Dans les interventions de Marine Le Pen, cette désignation indirecte, qui n'est jamais explicitée, est confirmée, plus loin dans le débat, par la volontaire confusion entre « Union des Organisations *Islamistes* de France » corrigée par la journaliste en « Union des Organisations *Islamiques* de France », dont elle prétend qu'elle est un soutien idéologique au candidat Macron.

On relève également l'accusation adressée à son interlocuteur d'être une sorte de marionnette dans les mains du Président Hollande qui le « pilote ». Les adversaires politiques, François Hollande, Bernard Cazeneuve, Emmanuel Macron sont ainsi montrés comme un cartel du mal, fomentant contre la bienfaitrice « Marine », ce qui lui permet de se positionner en figure de femme victime (trois hommes contre une femme), et d'associer implicitement à cette configuration les théories conspirationnistes.

Enfin, la fin de cette première intervention s'accompagne de l'allusion à la duplicité de nature diabolique de l'adversaire, thématisée ici à travers la métaphore du masque : « l'enfant chéri du système a tombé le masque, Monsieur Macron ! ». La diabolisation de l'adversaire s'insère dans l'argumentation politique. Elle peut viser à empêcher le dialogue en bloquant la réflexion, tout en se présentant (au public) comme un mode du discours délibératif désireux de prévenir les dangers à venir. L'allusion à la figure du diable peut aussi être lue à travers cette appréciation dévalorisante qui précède : « le sourire étudié se transforme en rictus à mesure des meetings ». Emmanuel Macron a pour Marine Le Pen le sourire du diable, le rire sardonique et démoniaque de celui qui se fait passer pour un autre et qui jouit de la réussite de son coup[34]. Elle désigne ainsi la figure d'un ennemi qui serait absolu, par un argument qui recourt à la peur et non à

[33] Plusieurs études ont montré les liens faits, dans les discours circulants, entre radicalisation, communauté musulmane et terrorisme. Voir entre autres :
Alduy, C, 2017, *Ce qu'ils disent vraiment. Les politiques pris aux mots*, Paris, Seuil.
Crettiez, X, 2016, « Penser la radicalisation. Une sociologie processuelle des variables de l'engagement violent », *Revue française de science politique*, vol 66, n°5, 711-729.
Lorenzi Bailly, N, 2019, « Circulation des discours. Nommer l'innommable et en proposer une grille de compréhension », livrable projet européen Practicies.

[34] La métaphore du sourire du diable, son rictus carnassier ou son rire sont récurrents dans les discours d'extrême droite pour se référer à leurs adversaires ou aux personnalités politiques et médiatiques d'origine étrangère et/ou de couleur. Voir notamment Modena, S et Sini, L, 2015, *op.cit.*

l'argumentation rationnelle[35]. La diabolisation, qui vise le rejet de l'autre par des tiers, est ainsi l'une des stratégies du discours de la haine dissimulée. La diabolisation fonctionne de conserve avec les stéréotypes pour entériner le rejet de l'autre : il s'agit d'ostraciser (l'ennemi imaginaire), de le « brutaliser », de l'assimiler aux parangons du mal absolu et de susciter la peur ou de « jouer à se faire peur », de le caricaturer et le déshumaniser afin de mieux pouvoir le désigner à la vindicte de l'opinion et même à la haine, de faire naître des phobies et de susciter le rejet par un effet de repoussoir ; la diabolisation fonctionne aussi sur l'intimidation : on traite l'autre de « réactionnaire », « fasciste », etc. Alors qu'en parallèle, le diaboliseur s'érige, lui, en donneur de leçon, se met dans le camp de la bien-pensance[36].
Le rapport entre haine et altérité permet aussi de mettre au jour un discours crypté, qui fonctionne selon un codage sémantique de connotations associées à certains mots, ou certains discours, qui sont souvent à double lecture et peuvent passer presque inaperçus, si on ne connaît pas les épaisseurs de sens historiques[37]. Par exemple, dans l'extrait suivant, l'usage incongru du mot « schlague » :

> EM : alors moi j'entends la colère de nos concitoyens je la vois sur le terrain je la vis sans cynisme en tout cas, sans le vôtre, mais je veux y apporter une réponse en profondeur par une vraie politique, une vraie politique de réformes de transformations du pays celle qu'on a jamais faite depuis trente ans.
> MLP: **à la schlague**
> EM : et avec moi pas à la schlague
> Marine Le Pen : si à la schlague
> EM : avec nos concitoyens c'est pour ça que n'ayez pas ce genre de termes madame Le Pen ça pourrait prêter à quelque ambiguïté venant de vous
> Marine Le Pen : **c'est l'Europe à la schlague […] si si ! c'est celle de Merkel**

Marine Le Pen joue tendancieusement sur les mots et les référents historiques ; alors qu'elle vient de remettre en cause la responsabilité de la France dans la rafle du Vél d'Hiv en prétextant se rallier à l'opinion de Jacques Chirac et d'autres, elle emploie ce terme allemand « schlague » qui évoque dans la mémoire collective des Français des souvenirs des années sombres de l'Occupation. Cette baguette était alors utilisée par les Allemands et les Autrichiens pour punir : « l'Europe à la baguette » devient alors opportunément « l'Europe à la schlague ». Cette expression révèle et réveille l'anti-germanisme ancestral de la France envers l'Allemagne – tout en en reprenant également l'imaginaire totalitaire qui pourrait offrir ordre et autorité salutaires. Il s'agit là d'une sorte de mot-écran qui remotive les ressentiments. Par la mémoire qu'il suscite, il attise des réflexes haineux qui peuvent servir de terreau à de futurs discours de haine.

En dehors de ce périmètre des prises de paroles politiques officielles, aménagé pour le débat démocratique, où il s'agit d'éliminer l'autre concurrent.e « proprement » à des fins de gouvernance, d'autres prises de paroles citoyennes et personnelles existent, qui animent également le débat démocratique jusque, parfois, à en devenir des références. Ainsi en est-il du livre-lettre d'Antoine Leiris, « Vous n'aurez pas ma haine » publié après l'assassinat de sa compagne et mère de son petit garçon dans la tuerie du Bataclan en 2015. Dans cet opuscule, pas de haine dissimulée, ni affichée, mais une profonde tristesse et une indifférence marquée à l'égard des responsables de la tuerie. En regard de cette distanciation, Patrick Jardin, un père

[35] Pour ce qui est de l'usage des mythes par le FN, voir entre autres Alduy, C, 2015, « Mots, mythes, médias – Mutations et invariants du discours frontiste », dans Crépon, S, Dézé, A et Meyer, N (dir.), *Les faux-semblants du Front National*, Paris, Presses de Sciences Po, pages 247-268.
[36] Amossy, R et Koren, R, 2010, « La diabolisation : un avatar du discours polémique au prisme des Présidentielles de 2007 », dans Denis, D, Huchon, M, Jaubert, A, Rinn, M et Soutet, O (dir.), *Mélanges en l'honneur de Georges Molinié*, Paris, Champion.
[37] Sur cette modalité bien particulière de parler à mots couverts, voir Alduy, C et Wahnich, S, 2015, *Marine Le Pen prise aux mots- Décryptage du nouveau discours frontiste*, Paris, Seuil.

qui a également perdu sa fille dans les attentats au Bataclan fait le choix d'une posture opposée. Il s'adresse indirectement à Antoine Leiris dans sa lettre diffusée sur les réseaux sociaux en 2019 sous le titre : « Je ne leur pardonnerai jamais ». Il n'est plus question de dissimuler le sentiment de haine mais au contraire de le revendiquer au grand jour. Dès les premiers mots, la lettre laisse exploser la colère de l'auteur qui se manifeste dans le registre de l'invective et du rejet.

> « 4 ANS SANS TOI Cela fait 4 ans que je suis contrains de survivre sans toi […]. Si ces salopards d'islamistes ne t'avaient pas exécutée […] tu m'aurais peut être donné des petits-enfants. De tout cela je resterai privé éternellement, et ça JE NE LEUR PARDONNERAI JAMAIS contrairement à certains. J'ai une haine incommensurable envers ces salopards qui ont perpétré ces crimes […]»

Dans cette lettre, la haine est présentée comme une évidente fatalité ; l'objet d'un constat irrémédiable. Elle est par ailleurs mise en mots « j'ai une haine incommensurable », ce qui est très rarement le cas. L'adjectif « incommensurable », à valeur d'emphase, dit par ailleurs combien cette émotion ne peut être contenue. Le discours de haine est un discours du « seul contre tous », où la haine est celle du désespoir (« survivre ») et de l'apitoiement sur soi, « personne ne se doute à quel point tu me manques ! ». Une haine qu'il justifie et légitime par la question rhétorique, qui ne demande pas de réponse : « Quel homme digne de ce nom ne serait pas devenu islamophobe s'il avait eu à subir ce que je subis quotidiennement ? ». Au contraire, elle fait appel à la pitié, définie par Aristote comme « une affliction face au malheur injustement éprouvé pour soi-même ou pour un autre[38] ». L'appel à la pitié, qui se manifeste aussi par le fait que la lettre soit adressée directement à sa fille, interlocutrice qui s'incarne dans l'esprit des lectrices et des lecteurs, est un moyen efficace pour emporter l'adhésion et l'assentiment de chacun·e. La pitié joue sur l'alliance du public par un recours à la compassion. Le discours de haine de Patrick Jardin est dirigé contre les tueurs de sa fille (et des 129 autres victimes du Bataclan), puis, par amalgame, contre celles et ceux qui n'ont pas su ou voulu suffisamment les condamner. Il s'étend de la sorte aux politiques, comme à tous les pratiquant·es de l'islam, selon une argumentation simplifiée et simplificatrice, réductrice, où la raison est dépassée, hors de soi, pour laisser place aux seules émotions. L'altérité qui s'y définit est celle de l'autre irréductible à soi, à supprimer parce que ressenti comme une menace directe à sa propre existence :

> […] « Alors oui je suis devenue islamophobe et je le revendique haut et fort. Je ne suis pas raciste, ni xénophobe, mais oui je suis islamophobe, et comment pourrait il en être autrement ? […] et si vous n'appréciez pas mes prises de positions et surtout celles concernant l'islam, je m'en fous ! » […]

Le discours de haine se fait cri cathartique d'une douleur psychique et émotionnelle incommensurable, qui lui est rappelée à chaque instant. Aussi, l'écriture reproduit-elle ici cette émotion impossible à maîtriser, et qui se reflète par l'accumulation de phrases courtes juxtaposées

> […] **Tu vois ma fille, tu es morte pour rien, si ce n'est pour assouvir la bêtise et la soumission de nos incompétents de dirigeants. On ne peut même pas dire que tu sois morte pour la France et ça je ne l'oublierai JAMAIS ET LEUR EN VOUDRAI JUSQU'A MA MORT!** Alors bien évidemment, je ne me rendrai pas à leur mascarade. Je ne veux pas me mêler à ces ordures. J'aurais trop peur d'en ressortir sali. Je leur ferai grâce de ma présence, et c'est avec toi que je passerai ce triste anniversaire. Uniquement avec toi. Je couperai mon téléphone pour ne pas être dérangé, je n'allumerai pas la radio, ni la télé, et ne penserai qu'à toi ! […]

[38] Amossy, R, 2020, « Introduction : les enjeux contemporains de l'appel à la pitié », *Argumentation et Analyse du discours* [en ligne], 24/20, https://journals.openedition.org/aad/3879

Le discours de haine est un discours d'attaque où l'adresse est directe ; il ne s'embarrasse pas de tournures alambiquées. La haine s'auto-justifie par l'impossibilité temporelle (au bout de 4 ans) d'avoir pu trouver ou élaborer un apaisement ; elle est réactivée par la commémoration de l'attentat et pour Patrick Jardin par ce que les autres *disent* ou, plutôt, ne disent pas : « Il aurait fallu qu'au moment des attentats, vu leur amour pour les manifestations, ils défilent contre le terrorisme islamiste. Mais là bien évidemment, personne pour défiler ! Pire un silence assourdissant ! ». La haine se voit alors justifiée en réaction : haine contre haine dans un effet de loi du Talion, œil pour œil, dent pour dent. Ce cri s'inscrit aussi dans l'expression d'émotions débordantes afin d'exercer une d'emprise sur l'auditoire avec lequel on voudrait instaurer alliance et connivence pour le persuader. L'utilisation des lettres capitales relève, d'une volonté attestée de dire les choses haut et fort, à l'instar de cette vociférération :

> […] ILS NE SE SENTENT PAS BIEN CHEZ NOUS ! ET OUI MESSIEURS BELATTAR MUHAMMAD ET TOUTE VOTRE CLIQUE D'ISLAMISTES NAUSÉABONDS NOUS SOMMES ENCORE CHEZ NOUS ! […]

De nombreux termes relevant de l'insulte ou de l'injure sont également présents : « ces ordures », « ces salopards d'islamistes […] J'ai une haine incommensurable envers ces salopards qui ont perpétré ces crimes, ainsi que pour leurs complices qui dirigent la France depuis 50 ans ». La grossièreté, comme facteur aggravant de la violence verbale, est également une forme d'explosion émotionnelle. Le fait que ces injures soient expressément enregistrées sur le papier et sur internet donne une valeur encore plus forte aux propos tenus. En effet, il n'est pas question de minimiser en arguant, comme on le fait quelquefois après s'être emporté, que les « mots ont dépassé notre pensée ». Ici l'intention de dire et de nuire est bel et bien présente, par le fait même que ces mots soient écrits et qu'ils soient destinés au grand public. L'insulte « est par essence une haine raciale [39]». Elle témoigne dans ce texte d'une volonté de scinder deux catégories en deux parties radicalement antagonistes : le « nous » qui recouvrirait la majorité des Français *versus* les musulmans, terroristes, islamistes, djihadistes, « eux » donc :

> Ces islamistes ont tous les culots. Ils sont responsables en France, depuis 2012, de 263 MORTS et 1000 blessés. Et ils s'étonnent que la majorité des Français ne peuvent plus les blairer ! Ils sont responsables des pires atrocités, des pires provocations […] et ils font chier tout le monde avec leurs prières de rues sous l'œil condescendant de notre police. Ils emmerdent tout le monde avec le porc dans les cantines, les crèches de Noël, les piscines réservées à leurs femmes, les si élégants Burkini. Ils veulent nous imposer leur façon de vivre et maintenant, ils jouent les pleureuses comme d'habitude.

Il y a là un amalgame évident entre terroristes et musulmans : « les islamistes […] s'étonnent que la majorité des Français ne peuvent plus les blairer […] ils emmerdent tout le monde avec le porc dans les cantines… ». Il s'agit bien ici d'une catégorie stéréotypée par laquelle l'ensemble d'une communauté pratiquant une religion est associée sciemment (« Alors oui je suis devenue islamophobe ») aux actes terroristes sans se soucier de nuances. Par ailleurs, le « nous » de l'expression « on est encore chez nous » renvoie en filigrane au slogan patriotique et nationaliste entonné dans les meetings de l'extrême droite : « On est chez nous ».
Le discours haineux est enfin caractérisé par des attaques *ad hominem*, visant directement une ou plusieurs personnes, dans la mesure où il n'est pas question ici de discuter du fond du problème (comment un pays qui a pour devise « Liberté, égalité, Fraternité » a-t-il pu générer chez « les enfants de la République » autant de colère et de ressentiment ?), mais où l'on a en ligne de mire des individus nommément cités :

[39] Rosier, L, 2006, *Petit traité de l'insulte*, Loverval, Espaces Libertés, page 64.

> Messieurs Bellatar, Muhammad, Mélenchon, Rodriguez, Martinez, Jadot, Hamon, Plenel, Mesdemoiselles Diallo, Obono, Autain, de Haas, et les autres vous étiez ou le 13/11/2015 ? IL NE ME SEMBLE PAS VOUS AVOIR BEAUCOUP ENTENDU ! !

A l'opposé de la haine dissimulée qui se joue dans les débats politiques que nous connaissons dans nos démocraties, la lettre ouverte de Patrick Jardin s'affiche ouvertement comme un discours de haine. Cette dernière se caractérise par un antagonisme exacerbé, aux antipodes de l'altérité, où l'ennemi à combattre ou à abattre, objet exclusif d'une haine incontrôlable, est désigné. Le fait même que l'auteur de cette lettre ouverte ait suscité un intérêt notable auprès des médias et que ses paroles soient publiques, prouve que l'expression brute de la haine bénéficie d'une forme de légitimité dans notre démocratie. La violence verbale de l'auteur, nullement réprimée dans l'écriture, est destinée à éperonner les pulsions vindicatives de celles et ceux qui voudront bien l'entendre.